

Pour en finir avec le mépris

Dès le départ, je me dois d'indiquer clairement ma position personnelle.

Pour moi, connaître et utiliser la langue française est quelque chose de vital. C'est grâce à elle que j'ai accès à tout *ce qui est écrit en français* dans le monde, y compris ce qui est traduit. Pour comprendre d'une façon précise ce qui est écrit, je me réfère au code de la langue française. De même, *si je m'exprime*, je veux que mes propos soient compris le plus exactement possible, et alors je m'efforce de respecter aussi exactement que possible un code commun à mon interlocuteur et à moi-même: celui de la langue française. Pour *penser*, j'utilise les concepts auxquels réfèrent les mots de la langue française. J'utilise donc le français pour penser, lire, écrire, parler. Cela constitue une excellente raison de m'approprier la langue française. Je condense le tout en une formule: *bien comprendre et être bien compris(e)*.

En tant que citoyenne du Québec qui utilise la langue française, je veux participer aux états généraux, parce que je me sens concernée par l'avenir du français.

Enfin je veux profiter de cette tribune pour examiner les arguments de ceux qui affirment que le langage des Québécois est déficient et mérite le plus grand mépris.

En fait, je veux apporter un éclairage particulier sur la langue parlée par les Québécois, la mienne, et entrevoir les liens que cette langue entretient avec la langue française. Parce qu'en fait, c'est à la fois la même chose, et pas tout à fait ; ainsi sont entretenues de nombreuses confusions.

Je vais toutefois utiliser mon cas personnel, espérant que cela aidera à clarifier la situation de la langue parlée au Québec. Mon cas est peut-être semblable à celui des autres qui, comme moi, parlent aussi le québécois.

Le français, pour moi, est une langue seconde...ou presque.

Dans ma petite enfance, j'ai appris à nommer le monde avec les mots qu'utilisaient les personnes de mon entourage. Plusieurs de ces mots étaient des mots français. Il y avait maman, c'est-à-dire ma *mère*, papa, mon *père*, ma grand-mère, *mémère*, et mes *frères* et soeurs. J'ai appris par exemple à nommer les parties de mon corps, mes yeux, ma bouche, mes *orteilles*. Il y avait beaucoup de mots que ma grand-mère avait apportés de France, j'en ai retrouvé certains dans Molière lui-même (brayet, tout brandi, etc.), et chez Louis XIV lui-même: *moé*, *toé*.

Ajoutez à cela que ma grand-mère avait dû aller travailler "aux États" de l'âge de douze ans à l'âge de dix-neuf ans. Elle avait été *wiveuse* dans une *factorie*, c'est-à-dire tisserande dans une manufacture. Peut-être était-ce à cause d'elle que je disais *coat* au lieu de manteau, mes bottes s'appelaient des *avarchouses* et mon foulard, c'était une *scarf* que

je mettais sur mon front quand il faisait *frette*. Je crois donc que ma première langue, c'était à la fois du français et pas tout à fait du français: je l'appelle ma langue grand-maternelle.

Puis, à cinq ans, j'ai appris à lire: mon premier livre de lecture était écrit en *français*. La grammaire que j'ai apprise à l'école et que je n'ai pas encore fini d'apprendre d'ailleurs, c'est la grammaire *française*. La langue française est difficile à apprendre, cela aussi devrait être un élément à considérer ; j'y reviendrai plus tard. Dans ma tête, ma langue grand-maternelle et la langue française coexistent, comme peuvent exister deux systèmes linguistiques différents chez une personne bilingue.

L'une a droit de cité, l'autre pas.

Quand j'ai appris la langue française, même si c'était pour moi une langue seconde, même si elle ressemblait beaucoup à ma langue grand-maternelle, et que les deux se recoupaient la plupart du temps. Quand j'apprenais un mot français, ce n'était pas seulement un mot nouveau de ma nouvelle langue, c'était un mot nouveau qui devait *supplanter* un mot de ma première langue. Et je me rappelle: "On ne dit pas *icitte*, on dit ici ; on ne dit pas *ben*, on dit bien, on ne dit pas ..., on dit, on ne dit pas ..., on dit..." En fin de compte, une première différence existe entre la langue française et ma langue grand-maternelle: l'une a droit de cité, l'autre pas.

Quand un petit Chinois de Montréal apprend le français langue seconde, il peut conserver intact son premier système linguistique, de même que le petit Montagnais de Pointe-Bleue. Imaginez la situation suivante: un Québécois, dans une situation émotive, laisse échapper un mot de sa première langue. Quel scandale, il trahit ses origines modestes, il est vulgaire parce qu'il dit, par exemple, mon *père*... Si c'était le petit Montagnais qui échappait un mot de sa première langue et qu'on lui lançait un pareil anathème, aussitôt on traiterait son détracteur de raciste.. Et c'est justement là où je veux en venir: l'anathème envers ma langue grand-maternelle fait en sorte que je devrais être raciste envers moi-même et que, sous peine de mépris de la part des "bien parlant", je devrais m'interdire d'utiliser ces mots que j'ai appris dans ma tendre enfance. Le Chinois peut utiliser un mot de sa première langue, moi pas.

Le joul est une langue désossée

Et il y a pis: si une personne a le malheur d'utiliser une prononciation, voire à peine un son qui rappelle de près ou de loin la possibilité qu'elle parle ou a déjà parlé québécois, aussitôt on "préjuge", on présume que la personne, d'un seul coup, perd toute compétence, comme si la langue française - que la personne connaît et utilise par ailleurs - ne faisait plus du tout partie du bagage intellectuel disponible. Cette personne utilise un mot joul, le joul est une langue désossée, donc cette personne est incapable de penser. Pensez à un jeune de secondaire III, interviewé dans une cour d'école : "Tsé man...etc." : aussitôt on le croit incapable de lire, de penser. Pourtant il étudie sa physique ou toute autre matière, en *français*, il subit et réussit des examens en *français*. Certains sont impitoyables envers tout écart par rapport à la norme de la langue française et montent

aux barricades. Tout est jugé sur la forme. Ce texte contient des fautes? Il ne peut être pertinent. Pourtant, doit-on conclure à la haute valeur des discours d'Hitler sur la seule qualité de son allemand?

Toutes les campagnes de bon langage que j'ai subies ont laissé chez moi des traces: ma langue grand-maternelle est une chose que je dois gommer, comme le mot père doit supplanter le mot *père*. J'ai en moi un vice que je dois cacher. Ma fierté en prend un coup: je devrais avoir honte de mes origines.

Justement, je veux en finir avec le mépris. Et ce serait donner le goût de la fierté à tout un peuple que d'affirmer que personne *n'a à avoir honte de la langue dont il a hérité*, comme je trouve normal qu'existe une certaine différence entre notre parlure, c'est-à-dire, selon le Larousse: manière de s'exprimer particulière à quelqu'un, à un groupe (accent, vocabulaire, tournure) et la langue de la France. Et que d'avoir honte de la parlure de mon père, ce serait justement cela trahir mes origines...Car alors je donne au mot "trahir" un autre sens.

On veut tellement que les Québécois s'expriment correctement, qu'on risque des effets pervers du genre de ceci: certains préfèrent écrire en anglais parce qu'alors ils font moins de fautes. Ainsi s'amenuise petit à petit la distance qui se trouve encore entre élever les enfants en anglais et les élever en français. Au lieu de dire qu'on risque de jeter le bébé avec l'eau du bain, je dirai plutôt: on risque de le noyer à vouloir trop le laver.

Autre méprise à l'origine d'un certain mépris, voire d'un mépris certain, un slogan du genre : "Bien parler c'est se respecter"...je veux bien, mais la vulgarité, c'est une chose, respecter la norme d'une langue, c'est autre chose. Bien parler a bien des sens, d'où, aussi, bien des confusions. C'est entre autres un effort vers la dignité, c'est encore un effort vers la précision, l'efficacité...Pour certains, c'est parler la langue d'un groupe vedette. A Paris, un mot anglais, ça fait "in".

Et si le français n'était pas aussi difficile?

Un autre élément que j'aimerais introduire dans le débat -- et en effet on en parle si peu souvent -- c'est la difficulté que TOUS, de quelque pays que ce soit, éprouvent à apprendre la langue française. Si quelqu'un voulait y penser un peu, il se montrerait certainement plus tolérant lorsqu'il parle de la langue utilisée par le monde ordinaire. Les grammairiens-qui-vivent-de-la-grammaire tiennent mordicus à des règles de grammaire qui n'ont plus leur raison d'être et qui sont même aberrantes par rapport aux autres règles de la langue; ils sont comme le chien qui ne veut pas laisser son os: ils ne veulent en démordre. Expliquez-moi par exemple pourquoi on écrit événement avec deux é alors qu'on prononce évènement? Comparez à l'orthographe du mot "avènement"...

Les linguistes demandent depuis longtemps la réforme de l'orthographe française. En ce siècle de la mondialisation, j'en ai bien peur, la langue française *s'enfarge* dans les fleurs du tapis, pardon de la rhétorique, pour n'avoir pas su se défaire de ce qui l'alourdit. Savez-vous que, par exemple, avant la publication d'un livre, il faut parfois deux mois de

travail à temps plein de la part d'un réviseur pour s'assurer que la langue est conforme? Et qu'un Français (de France!) auteur d'un best-seller mis en film par la suite, a d'abord vu son manuscrit refusé chez Gallimard parce que il y avait trop de *malgré que* ? (Information que j'ai lue dans la revue l'Express en octobre...)

Comme autre preuve, voici

- Le Bon usage de Maurice Grévisse: 1768 pages de texte écrit en caractères minuscules;
- Dictionnaire de poche de la langue française intitulé: Larousse difficultés;
- Dictionnaire des difficultés du français d'aujourd'hui;
- Robert méthodique;
- Etc.

La seule existence d'autant de bouquins (qu'on ne lit pas comme ça, en vacances sur le bord d'une plage...) prouve qu'il y a peut-être problème...Seuls des professionnels chevronnés peuvent se targuer de connaître à fond (?) tous ces ouvrages. Alors je ne comprends toujours pas pourquoi on accable le simple usager de la langue française: il commet un péché "mortel" s'il commet un écart... D'autant plus que la loi du "deux poids deux mesures" s'applique très souvent. Un Français peut dire "correctement" un *gang* de motards...Mais si un Québécois utilise le mot *gang*, c'est le tollé: le langage est déficient, incompréhensible, c'est un anglicisme! Qu'une grand-maman, dans un foyer pour personnes âgées, se plaigne de sa solitude et dise que les vieux forment une "*gang de tu-seuls* ensemble", elle a commis une FAUTE, elle a fait état de son origine ethnique... Oups!... et ouache! Cette phrase est tirée d'un livre de ...Michel Tremblay!

Je termine ce passage sur la difficulté de la langue française en vous rappelant que je ne suis pas la seule à affirmer qu'on devrait moins "rusher" (si je peux me permettre cet anglicisme) pour apprendre sa propre langue. Les petits Français ont une longueur d'avance quand ils commencent l'école, parce que dès leur naissance ils apprennent le "vrai" français, or eux aussi doivent se taper des milliers d'heure à apprendre l'orthographe. Devant la difficulté de la tâche, le ministère de l'Éducation nationale, prenant en pitié les élèves de la France, a dû légiférer:

Arrêté du 28 décembre 1976 relatif aux tolérances grammaticales ou orthographiques : Le directeur général de la programmation et de la coordination , le directeur des lycées, le directeur des collèges et des écoles sont chargés de l'exécution du présent avis.... Dans les examens ou concours dépendant du ministère de l'éducation et sanctionnant les étapes de la scolarité élémentaire...il ne sera pas compté de fautes aux candidats dans les cas visés ci-dessous.

Suit alors une liste de trente-trois articles énumérant les tolérances, avec, en plus ce paragraphe : **Dans les examens... les correcteurs ne compteront pas comme fautes graves celles qui portent sur de subtiles particularités grammaticales.**

Voici, à titre d'exemple, l'article 3: Accord du verbe quand le sujet est un mot collectif accompagné d'un complément au pluriel:

À mon approche, une bande de moineaux s'envola.

À mon approche, une bande de moineaux s'envolèrent.

L'usage admet, selon l'intention, l'accord avec le mot collectif ou avec le complément..

On admettra l'un et l'autre accord dans tous les cas.

Et cet autre article: **On admettra l'accent grave à la place de l'accent aigu dans évènement...**

Pendant ce temps, ici, au Canada, certains correcteurs sont "plus catholiques que le pape"; les correcteurs et les détracteurs y voient toujours une FAUTE, (le correcteur 101 intégré à mon traitement de texte aussi...) lorsque le mot "événement" est écrit avec un accent grave. Que de chinoiseries!

Quelles épithètes utiliserait Georges Dor et cie, si seulement NOTRE ministre de l'Éducation osait une timide tentative du genre de celle osée par le ministère de l'Éducation nationale de la France?

Valeurs à l'origine des jugements sur le langage québécois

Et on se met à se demander sur quelles valeurs a pu s'appuyer Georges Dor pour pleurer autant sur le mauvais langage des Québécois. Je me le demande, je me le demande... Puisque je veux en finir avec le mépris, je me permets de rassembler quelques-uns de ses propos. Je ne voulais pas le nommer ici, mais son oeuvre est offerte au grand public et je ne me vois pas obligée au secret... Voici quelques affirmations tirées de *Anna brailé ène shot*:

" L'enfant des années trente, à la petite école de mon village, n'a jamais eu accès à un langage qui eût dépassé l'insignifiance et la valeur d'un réflexe. " (p.18)

" Rien n'est plus triste que d'entendre des adultes ou des personnes âgées tenter d'exprimer péniblement une idée ou un sentiment avec la même difficulté, la même confusion et le même bafouillage que ceux d'un enfant de deux ou trois ans qui apprend encore à maîtriser le langage..." (p. 29)

" Parmi ceux qui fréquentent les écoles du haut savoir, une infime minorité accède à l'âge adulte intellectuel..." (p.35)

" ... le joul... un vocabulaire approximatif de 300 mots" (p. 50)

Si je comprends la même chose que vous, Georges Dor s'adresse à un peuple qui ne dépasse pas l'âge mental de trois ans; en effet, dans le livre de psychologie que j'ai consulté, le bagage d'un enfant de 24 mois est de 50 à 60 mots. Là s'arrêterait l'analyse... Je pense qu'un enfant normal, peu importe le pays, atteint le nombre de trois cents mots de

vocabulaire aux alentours de trois ans. Donc il situe l'âge mental des Québécois aux alentours de trois ans...

D'après lui, seule une INFIME MINORITÉ de ceux qui fréquentent l'université accèdent (Profitons en passant de la tolérance orthographique no 3...) à l'âge adulte. De telles affirmations me permettent de croire, simplement, qu'il se fait une idée bien méprisante à propos des Québécois: ceux-ci sont des incapables, et leur langage n'est qu'une manifestation de cette déficience. Ses affirmations sont si globales, son mépris est si profond que je crois que son opinion porte bien davantage sur la personne que sur la seule expression langagière. Cette opinion est donc antérieure à ses affirmations sur le joual, celui-ci jouant le rôle de cheval de Troie (de joual de Troie) pour manifester indirectement son mépris...

Je vous sers ensuite la page 37 à laquelle j'ajoute trois lignes de la page 38.

Suis-je ou ne suis-je pas?

Vous êtes-vous déjà posé la question suivante: Combien de Québécois seront morts sans jamais avoir été,(sic)sans jamais l'avoir dit, (re-sic) c'est-à-dire sans avoir jamais prononcé les mots *Je suis*? Songez à cela...toute une vie sans avoir dit :Je suis!

Il n'y a pourtant rien de plus primaire: " Je suis", première personne de l'indicatif du présent du verbe *être*, prise de conscience et affirmation de sa propre existence. Ne serait-ce pas là le début du langage? N'aurait-on pas raison de craindre qu'à force de ne jamais dire " Je suis" on finisse par ne pas être, ou par n'être qu'à moitié, à peu près ou bien peu et, surtout, sans jamais l'avoir affirmé? Est-ce pour cela que nous avons tant de mal à nous brancher politiquement et que nous restons partagés, moitié-moitié, entre le Oui et le Non, coincés entre le "Je suis" et le *Chu*?...

Je trouve qu'il infère beaucoup à partir d'un seul fait de langue:

Inférence philosophique: Suis-je ou ne suis-je pas, "être ou ne pas être", comme l'a dit Shakespeare...

Inférence psychologique: "seule l'expression 'je suis' permet la prise de conscience et l'affirmation de sa propre existence"... mais pas le "*chu*".

Inférence sociologique: nous avons tant de mal à nous brancher politiquement... Nous restons partagés, moitié-moitié, entre le Oui et le Non.

(En passant, je me demande quelle faute de langage ont bien pu commettre les Américains pour avoir autant de mal à se brancher politiquement par les temps qui courent...)

Je trouve qu'inférer autant est nettement exagéré. A vouloir trop prouver... Accorder autant d'importance à un seul mot, *chu*, tient de la magie...noire! Je le cite: "N'a-t-on pas raison de craindre qu'à force de ne jamais dire "Je suis", on finisse par ne pas être." Si cela était fondé, je n'oserais pas dire "Rigolons" car NOUS risquerions tous de disparaître...

Or, ce ballon bien gonflé n'est justifié, ni linguistiquement, ni phonétiquement. En effet, Georges Dor semble ignorer l'existence même de ce qu'on appelle en linguistique la redondance, c'est-à-dire, le caractère de ce qui apporte une information déjà donnée sous une autre forme. C'est ce qui nous permet d'enlever des mots dans un télégramme. Par exemple, dans "les journaux, la finale "aux" est redondante, le pluriel étant exprimée par "les". En latin, *sum* signifie: je suis. Le " je" n'est pas exprimé, il est implicite. "Ego sum" équivaut à "Moi je suis". En roumain non plus, il n'y a pas de "je". Si je dis rigolons, il est implicite qu'il s'agit de NOUS. Je ne risque donc pas de nous voir tous disparaître en disant: rigolons... S'il avait raison, nous aurions peut-être là l'explication de la disparition de l'empire romain... Et Iznogoud pourrait être calife à la place du calife...

Et le ballon peut se dégonfler tout à fait si, de plus, on fait l'analyse du "chu" à l'aide d'un phonographe. En effet, les sons "ch" et " j + s" donnent exactement le même tracé sur le phonogramme. Et puis, Georges Dor semble oublier qu'il y a aussi le mot "moi"...

Pour ma part, je réitère que la seule bonne raison d'apprendre la langue française se résume à bien comprendre et être bien compris. Tout le reste est...verbiage!

Bien sûr, si j'édiite un livre, je cherche à rejoindre le plus de gens possible. Et pour ce faire, j'utilise la langue comprise par tous les francophones.

Mais si je m'adresse aux Québécois, par exemple dans une téléserie qui, comme le théâtre est un miroir dans lequel se reconnaît le téléspectateur, l'impératif de parler à la française me paraît moins pertinent. Parler comme parle un autre peuple, ce serait de l'aliénation...Ceux qui n'aiment pas n'ont qu'à "zapper". Si X et Z n'aiment pas les Québécois, qu'est-ce que ça donnerait de changer le langage de ces derniers pour le rendre conforme aux canons de X et Z sur la langue? Ce serait aussi inutile que de faire des retouches à la photographie de quelqu'un qu'on trouve laid.

Le seul avantage de parler à la française dans Watatatow par exemple, ce serait que pendant cette demi-heure-là, le téléspectateur apprend le français, comme lorsqu'il

voit un film fait ou traduit en France. Mais peut-être aussi que le jeune, se reconnaissant moins, serait moins tenté d'écouter ladite émission...

En guise de conclusion

Je vous lis ce passage de l'express du 8 novembre: " Il existe aujourd'hui dans le monde, environ 5000 langues parlées. Une langue disparaît tous les quinze jours ! [...] Une langue qui disparaît, ce ne sont pas seulement des textes qui se perdent. C'est un pan entier de nos cultures qui tombent. Avec la langue meurt une manière de comprendre la nature, de percevoir le monde, de le mettre en mots. Avec elle disparaît une poésie, une façon de raisonner, un mode de créativité. C'est donc d'un appauvrissement de l'intelligence humaine qu'il est question."

Relisons le même texte, avec cette fois en tête l'idée qu'il s'agit de la langue québécoise, en supposant que ceux qui la persécutent ont réussi à l'évincer pour de bon. Je reprends donc:

" Avec la langue meurt une manière de comprendre la nature...Avec elle disparaît une poésie, une façon de raisonner, une créativité. C'est donc d'un appauvrissement de l'intelligence humaine qu'il est question."

Et si la France, comme le Québec livrait le mauvais combat? Beaucoup de mots dans la langue française et dans la langue québécoise, cela contribue à nous rendre la langue anglaise plus familière. Les milliers d'heures passées à apprendre la langue française à partir de règles parfois aberrantes comme la règle d'accord du participe passé employé avec l'auxiliaire avoir (qui met parfois un verbe à la forme active au féminin: la pomme que j'ai mangée; la langue a changé et la règle a demeuré: autrefois on disait: j'ai une lettre écrite, aujourd'hui on dit; j'ai écrit une lettre) les milliers d'heures, disais-je, seraient utilisées à meilleur escient et plus agréables si on les passait à enrichir systématiquement le vocabulaire. Les mots français n'ont pas su s'imposer ici au Québec dans les ateliers de mécanique, par exemple. Dans le domaine de l'électronique, en France même, le français a de la misère à s'imposer; dans le domaine informatique, alors là les mots américains ne sont pas seulement en avance: ils occupent la place. Je vous propose une expérience: prenez un Larousse récent, ouvrez-le au hasard, et comptez combien, en dix pages, combien de mots sont étiquetés "anglicisme". Ma cueillette m'a rapporté quinze mots en dix pages. Extrapolez...

Merci de m'avoir écoutée.

Desneiges Nadeau Alma